

Carol ZIADÉ AJAMI
Université Libanaise

Témoignage
La parole est action

1. Détruire et construire par les mots

Je suis heureuse de répondre à l'honorable invitation des professeur.e.s Nedjma et Yasmine Cherrad, portant sur « l'herméneutique de l'œuvre d'Alexandre Najjar » d'autant plus que la parole a repris son droit durant ce confinement forcé, elle a reconquis son territoire et sa toute- puissance, que ce soit dans sa forme orale ou écrite, par le biais des livres ou de discussions-débats. Grâce aux échanges virtuels ou réels, des « liens se sont créés » loin des diktats de la société de consommation, par la seule force prégnante de la communication.

Aujourd'hui, grâce à vous, j'ai l'honneur de témoigner sur Alexandre Najjar. J'essaierai d'être authentique et objective comme l'exige l'acte d'écrire. Je tenterai de répondre en filigrane à une question qui m'a toujours obsédée : entre parole et action, où se cache la vérité de l'intellectuel, de l'auteur, qui nous enchante par sa prose ou ses textes poétiques, nous fascine par son courage et par la portée de ses dénonciations ? Dans quelle mesure Alexandre Najjar l'homme ressemble à l'écrivain qui nous invite à la prise de conscience, nous rappelle notre libre choix, en d'autres termes notre responsabilité ?

« *Au commencement était la parole et la parole était avec Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. Elle en était la vie et la vie était la lumière des hommes* » prologue de Saint Jean.

Si nous considérons l'étymologie du mot arabe Coran قرآن, il dérive dans la tradition musulmane du verbe قرأ *quara'a* qui signifie lire. Le terme qui est un nom d'action est donc interprétable comme action de lire. Ce terme a été choisi pour désigner le livre sacré de l'Islam¹.

Depuis des dizaines de siècles, tout reposait sur cette dialectique, les Livres sacrés, la production scientifique et les abécédaires et documents littéraires: donner du sens, grandir ne pouvaient se faire sans l'acte de dire et de lire.

Ma vie a été une somme de mots. Il y a des mots qui construisent et d'autres qui détruisent. Dans mon parcours, les deux éminentes pédagogues qui ont contribué à ma formation sont parmi les conférencières de ce colloque. En revanche, j'ai croisé des professeurs chargés de cours, qui se sont révélés chargés de mettre court à l'élan, aux choix de vie et à la confiance de leurs étudiants. Leur vocation c'était l'abus de pouvoir. Ils avaient troqué les techniques de l'enseignement contre l'arsenal du rabaissement. Aujourd'hui, on désigne cela par harcèlement moral et ce crime est passable de sanctions pénales. Deux ou trois décennies plus tôt, on comptait sur la force de l'étudiant pour effacer ces mots, en omettant qu'ils étaient incisifs comme des couteaux, comme si sur commande on rejetait sa sensibilité à fleur de peau. En outre, il fallait la récupérer au moment

1 Le Coran reprend verbatim la parole de Dieu.

opportun, le temps de l'exploiter pour les dissertations et les commentaires. La mauvaise pédagogue qui aurait pu me faire exécuter les études littéraires, monopolisait les séances d'enseignement durant les deux premières années de mon cursus dans une faculté privée. Elle persécutait les esprits libres et rebelles à toute forme de soumission, s'évertuant à démontrer leur médiocrité, quand ils essayaient de transcender leur vie grâce à la littérature. Elle avait sa cour protégée parmi ses anciens élèves à l'école, hissés au rang d'élus. La première maladresse qu'ils prononçaient leur valait des apologies et des encensements alors que le travail ardu des autres ne leur attirait que les foudres de tous les cieux. Elle mettait le structuralisme et la sémiologie à toutes les sauces au point d'occulter la richesse des différentes approches et d'abrutir les esprits. Son leit motiv répété en boucle : ne rien dire à propos de l'auteur, de sa vie, de son engagement. A en croire qu'elle n'avait jamais lu *Qu'est-ce que la littérature* de Jean Paul Sartre², ou qu'elle n'avait jamais entendu parler du prix Nobel Albert Camus. De toutes ses forces, elle nous dissuadait de continuer notre quête, s'opposait agressivement à nos contestations ou réserves et après ses cours, il nous fallait des cures de désintoxication. Sa mauvaise foi était le premier maillon de la chaîne de malheurs dont elle aurait pu être l'instigatrice, car « *l'homme crée des valeurs auxquelles il choisit d'obéir...son choix libre est bien l'expression d'une liberté totale : le propre de la réalité humaine c'est qu'elle est sans excuses* »³. Son déni n'a fait que consolider mon obsession : Qu'est-ce qui relie l'homme à son œuvre ? Quelle place donner à l'engagement ? Quand la parole cesserait d'être du verbiage, quand la parole serait

2 Jean- Paul Sartre, *Qu'est -ce que la littérature*, Folio

3 Id, *L'Être et le néant*, Ed Gallimard, p :613

–elle en concordance avec l'action ?

2. Un écrivain en situation dans le monde : agir comme écrire :

Pour mettre fin à mon désarroi, j'ai opté pour l'Université libanaise. J'avais choisi de sortir de l'aliénation d'un régime policier au sein de la faculté des lettres, fuir la prison pour la liberté, remplacer mes opposants acharnés contre des adjouvants – nés, des bâtisseurs capables de nous inviter au voyage, au partage et de nous initier à l'accomplissement de la quête. Antoine de Saint-Exupéry avait dit : « *Si tu veux construire un bateau, ne rassemble pas tes hommes et femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail [...] Si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur de tes hommes et femmes le désir de la mer* »

À l'Université Libanaise, « *au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi, un invincible été* »⁴.

Des années après la venue au monde de mon ainée, je fus plongée dans un dilemme : allais-je me cantonner dans mon rôle de mère par excès de zèle et souci de perfection ? Comment retrouver mes rêves de première jeunesse, ceux que les mauvaises rencontres et les mauvais ascendants avaient étouffé dans l'œuf ?

Je commençais à écrire *Beyrouth ne pardonne pas*, mon premier livre comme on s'accroche à une bouée de sauvetage. A chaque fois que je terminai un passage, les souvenirs traumatiques revenaient. Allais-je pouvoir sortir de l'invisibilité, des carcans, des limites ? J'enchaînais les chapitres en me remémorant les mots encourageants glanés religieusement et

4 Albert Camus, *L'été*, Gallimard

sauvegardés dans ma mémoire comme une prière. À chaque instant, à la moindre difficulté, j'aurai pu jeter l'éponge. Mais il n'était plus question de perdre du temps en s'auto flagellant, en devenant le bourreau de soi-même. Je me glissai dans la peau de Hamlet confronté à la question existentielle : Ecrire pour être ou rester invisible ?

En cette période, je fréquentais l'Institut français pour me nourrir de livres et profiter d'une ambiance propice à la lecture, à l'enrichissement et à l'essor de l'imagination. Mansour Rahbani disait que les grands projets commencent par des rêves, que les rêveurs sont des actifs en puissance. Mais je pliai parfois sous le fardeau des corvées interminables et la mort dans l'âme, je me rabattais quand même sur mon ouvrage. Il ne fallait pas remuer le couteau dans la plaie.

Saurai-je terminer ce roman ? Enclencherait-il le processus de cicatrisation ?

Mais la question sur l'éthique des auteurs revenait sous une autre forme. Et s'ils étaient à l'instar de cette intellectuelle de mauvaise foi, instrumentalisant leur pouvoir pour manipuler les autres ?

Et les éditeurs ? Auraient-ils bâti des forteresses entre eux et les nouvelles plumes malgré leur respect manifeste des bienséances ? Seraient-ils uniquement, en quête d'auteur.e.s affirmé.e.s, en lice dans la course aux prix, garantissant succès et chiffres de vente ?

Qu'est-ce que j'étais venue faire dans le monde de l'écriture ?

Subir de nouvelles blessures ? Essayez d'autres refus ? Toujours est-il qu'au cours de mes allées et venues au centre culturel français, je pris mon courage à deux mains et poussai la porte de la conseillère qui gérait le bureau du livre. Elle me tendit une feuille où étaient inscrits un nom et des coordonnées : ceux de l'écrivain Alexandre Najjar. J'avais dévoré ses livres, j'appréciais beaucoup son style limpide, concis et accrocheur. Il dirigeait la prestigieuse étude de son père avec brio et cela ne l'empêchait pas d'être un auteur prolifique. Allait-il trouver un créneau pour lire mon manuscrit et me donner son précieux avis ? Si on me l'avait conseillé au service culturel, c'est que les francophones amateurs d'écriture étaient légion à le consulter, ce qui compliquait les choses. J'appelai Alexandre Najjar qui répondit gentiment et me fixa un rendez-vous. Le jour tant attendu arriva. Ma vie pouvait prendre un nouveau tournant ou basculer dans le spleen et la médiocrité. Je commençais par débiter une liste de questions à laquelle il répondit généreusement et lui remit mon manuscrit comme on remet un trésor. Il ne tarda pas à me donner son verdict en somme très encourageant. Alexandre Najjar me conseilla de faire des retouches, de raccourcir certains passages, de changer certains mots. Entre deux dossiers, deux réunions, il me consacra plusieurs séances pour discuter d'un mot, d'une phrase et épuiser les possibles avant l'étape ultime. Il prenait la peine de me souligner tous les mots qu'il préférait remplacer par d'autres, me suggérant certains, tout en me laissant la liberté de les adopter, de leur trouver des synonymes ou de garder mes choix initiaux. Il me désigna même un correcteur professionnel, avant de soumettre mon manuscrit à l'éditeur.

Il m'encourageait à être moi-même, à croire en mes capacités et à mon tour, je m'accrochais à mon style, à ma thématique, à mon lexique. En d'autres termes il me poussait à prendre mon élan là où d'autres avaient essayé de me détruire sans y parvenir. Sa contribution ne s'arrêta pas là. Grâce à sa fondation culturelle, j'ai pu régler les frais de l'impression quand mon roman fut retenu par le jury de la prestigieuse maison d'édition An Nahar. Les années se sont écoulées. Aujourd'hui, j'ai trois livres publiés dans des maisons d'édition françaises. Alexandre Najjar ne m'a pas seulement réconcilié avec le monde littéraire après ma mauvaise rencontre. Il m'a réconcilié avec moi-même.

Cette année quand j'ai attrapé la Covid, pendant que je grelottais sous une pile de couettes, je fus surprise de voir son numéro illuminer l'écran de mon portable. Cela faisait des mois qu'on ne s'était plus vus à cause du confinement. Comme j'avais mentionné ma contamination sur FB, Alexandre Najjar fut parmi les premiers à prendre de mes nouvelles. Il me posa toutes les questions capables de le renseigner sur ma réaction immunitaire et proposa de m'envoyer tous les médicaments nécessaires devenus introuvables ainsi que le concentrateur d'oxygène. En l'écoutant intervenir ponctuellement, je sais que pour lui : « *chaque parole a des retentissements, chaque silence aussi* »⁵.

3. L'œuvre engagée de Najjar

Alexandre Najjar est proche et loin comme un livre, qu'on redécouvre à chaque fois avec admiration. Ecrivain engagé, « en situation » dans un pays occupé et aliéné, il a milité pour l'indépendance du Liban, signé de nombreux articles dans

5 Jean Paul Sartre, Situations II, Gallimard, 2012

la presse libanaise et étrangère pour défendre les libertés, notamment la liberté d'expression. Une grande partie de ses livres est consacrée au Liban et ne cesse de s'enrichir continuellement :

- *La Honte du survivant*, Ed Maison Naamam pour la culture;
- *L'Ecole de la guerre*, Balland
- *Le Roman de Beyrouth*, Plon
- *Le Dictionnaire amoureux du Liban*, Plon, 2014.
- *L'Homme de la Providence*, Abouna Yaacoub, L'Orient des Livres, 2012.
- *Kadicha*, roman, Plon, 2011.
- *Sur les traces de Gibran*, essai, Dergham, 2011.
- *Phoenicia*, prix Méditerranée 2009
- *De Gaule et le Liban*, essais, en II tomes, Ed. Terre du Liban :
- *Khalil Gibran, l'auteur du prophète*, Pygmalion
- *Khiam*, poésie, Dar An-Nahar, 2000

Alexandre Najjar est surtout obsédé par la justice. Il essaiera de rendre justice à son pays et au peuple libanais, bouc émissaire des pays voisins et victime des conflits régionaux. Pour creuser les tréfonds de la vie et l'œuvre du prophète Jibrân, il n'hésitera pas à prendre l'avion et à passer au peigne fin les détails intéressants, de multiplier les explorations, avant de publier ses éclaircissements. Pour l'écrivain et le chercheur, c'est cela aussi la justice.

Dans cette perspective, son livre sur *Le Procureur de*

*l'Empire, Ernest Pinard*⁶, n'a pas été écrit seulement dans le but d'accuser le censeur de Baudelaire et Flaubert, mais pour dénoncer l'atteinte à la liberté d'expression qui sévit toujours aujourd'hui et au Liban paradoxalement. Il sait que l'intellectuel est l'homme des nuances. Il ira enquêter sur place sur Jesse Owens⁷ et s'attaquera au racisme dans un récit haut en couleurs et riche en rebondissements. L'Écrivain prolifique est sur tous les fronts. Il milite pour sauvegarder la culture et faire rayonner la francophonie.

Il a contribué à ratifier la Convention sur la diversité culturelle en 2005, a supervisé la manifestation « *Beyrouth, capitale culturelle du monde arabe* », et défendu avec succès la candidature de Beyrouth, élue par l'Unesco « *capitale mondiale du livre* ». Ancien conseiller au ministère de la Culture, il a introduit l'ISBN au Liban, réhabilité la Cinémathèque nationale du Liban, lancé le projet de reconstruction de la Bibliothèque nationale du Liban et rendu hommage aux critiques littéraires et aux principaux écrivains libanais. Il a relancé l'Orient littéraire, l'unique tribune littéraire libanaise des auteurs francophones sur le plan journalistique, fondé le prix littéraire Phénix qui récompense une œuvre francophone autour du Liban et une maison prestigieuse d'édition l'Orient des Livres en partenariat avec Actes Sud.

Tous ses livres servent une cause et s'inscrivent dans le questionnement universel, y compris le dernier qui traite de la pandémie qui terrasse le monde d'aujourd'hui. Se

6 Alexandre Najjar, *Le Procureur de la République, Ernest Pinard*, Ed Balland

7 Id, Berlin, Ed Plon

considère-t-il davantage comme un citoyen du monde ou son attachement à son pays millénaire menacé, malmené par ses dirigeants et anéanti par les guerres, détermine-t-il davantage sa production ?

Tout porte à croire qu'il est engagé essentiellement pour la défense du Liban, que ce soit le nombre de livres consacrés à l'histoire du Liban et aux grands hommes libanais ou les récits de la guerre. Depuis son premier livre en 1989, écrit comme un manifeste, *La honte du survivant*⁸ est restée la même et les pénuries qui plongent la perle de l'Orient dans un contexte archaïque aussi :

« Tu as toujours peur ? On vient de débrancher le générateur. L'abri est plongé dans l'obscurité la plus totale

- Peur de mourir ?
- Non. Peur de vivre. Peur de vivre dans un monde sans dignité ».⁹

Aujourd'hui, les attentats, la bougie qui remplace le courant électrique, la violence sous toutes ces formes, la destruction de tous les secteurs au Liban par la mafia et la milice, rappellent le quotidien tragique de *l'Ecole de la guerre*. Ce recueil de nouvelles qui se lit d'une traite est malheureusement toujours d'actualité, avec une différence près : l'hyperinflation et la hausse vertigineuse du dollar. Alexandre Najjar dénonce la guerre, ses procédés et ses conséquences et s'efforce de la transcender par la prise de conscience et l'incitation au devoir :

Deux livres autobiographiques s'ajoutent à *l'Ecole de la*

8 Alexandre Najjar, *La Honte du survivant*, op.cit, 1991

9 Id, *L'Astronome*, Grasset

guerre, témoignant du calvaire des Libanais.es imposé par les batailles sanguinaires pour former une triade. L'un d'eux relate le parcours de la mère, l'autre celui du père.

Alexandre Najjar est tourmenté par *Le Silence du ténor* du barreau qui lui avait légué l'éloquence, le travail ascétique et la quête de la justice.

Malgré le caractère autoritaire du père, nous ne sommes jamais confronté.e.s aux crises œdipiennes ou au besoin du tuer le père pour exister. Tout est écrit avec subtilité et mesure comme l'exige le classicisme des grands, la modération et l'harmonie prêchées par la Grèce antique. Ainsi l'auteur va parler pour son père. Il sera la voix de celui qui lui a montré la voie. La discipline inculquée par le père au fils va l'accommoder aux longues heures de lecture et d'écriture. Il va puiser chez son père l'optimisme, l'attachement à la terre natale, aux racines, à la maison du village. La transmission des valeurs se fait naturellement, l'humour de l'écrivain l'aidant à dépasser les heurts.

Dans le domaine des plaidoiries l'écrivain sera rompu aux causes les plus complexes. S'il ne peut changer le cours des faits et des événements, il va les transformer. Quand les deuils se succèdent dans sa vie, quand les deux parents quittent la terre vers un ciel plus clément, l'homme est brisé mais l'écrivain reste debout comme un cèdre. Ses paroles de clôture, dans l'excipit du *Silence du ténor*, auront constitué une leçon de vie pour Alexandre Najjar : « -Toutes mes condoléances maître. J'ai appris que votre maison a été détruite... Mon père lui avait répondu : oui mais le cèdre est resté debout. »¹⁰ Le symbole de l'en-

10 Alexandre Najjar, *Le silence du Ténor*, Plon, 2006, p : 126

durance, de la pérennité et de la ténacité réunit en lui deux figures emblématiques : celle d'un père qui n'abandonne jamais l'ouvrage, ne plie jamais et celle d'un pays menacé de disparition dont la civilisation est pourtant millénaire.

« *Un pays ne meurt pas quand il est occupé : c'est quand sa culture disparaît qu'il meurt vraiment* »¹¹.

Le petit prince occupé à cultiver la mémoire et le jardin de sa *Mimosa*¹², finira par broser le portrait maternel d'une fleur-arbre. Car sa maman est aussi une battante obstinée. Si elle se donne corps et âme pour l'édification de son foyer, si elle sait faire face aux tempêtes les plus violentes et s'obstiner dans le sol, c'est que ses racines sont ancrées en profondeur et qu'elle n'est pas une simple fleur fragile aux couleurs du soleil.

Alexandre Najjar en écrivain engagé va rendre justice aux parents morts. Sa plume sera investie du devoir de mémoire aux disparus. Quand le fils est attaqué en plein cœur, l'écrivain ne se résigne pas. Il transformera le silence en résonance, l'absence en présence et la mort en renaissance.

Par suite l'optimisme du père transmis au fils, se traduit par ce pied de nez de l'auteur à la mort. Ce refus du défaitisme n'est autre que la quête de la dignité et de la grandeur humaine.

Au Liban, on ne possède pas le luxe de négliger l'éthique en littérature, de se moquer de l'engagement et de sa fonction de témoignage au nom de la liberté d'écrire. Car nous sommes un pays qui saigne depuis quarante –cinq ans, un

11 Id, L'Astronome, Grasset.

12 Id, Mimosa, Les Escales

pays abritant dix-huit communautés, préoccupé de préserver ses valeurs et ses particularités culturelles, tout en luttant pour privilégier l'appartenance citoyenne. En ce sens, Najjar est condamné au sens sartrien à choisir l'engagement, à mettre son talent au service de la cause libanaise. A fortiori après la destruction massive de Beyrouth, nous sommes redevenus un pays en chantier. Avant d'innover et de se lancer dans des explorations littéraires nouvelles, il s'agit de poser des soubassements, d'édifier des remparts, d'inspecter les racines, de les ancrer davantage.

